

Les lettres de ma mère Le legs maternel

Jean-Philippe Desrochers

Number 314, June 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89063ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

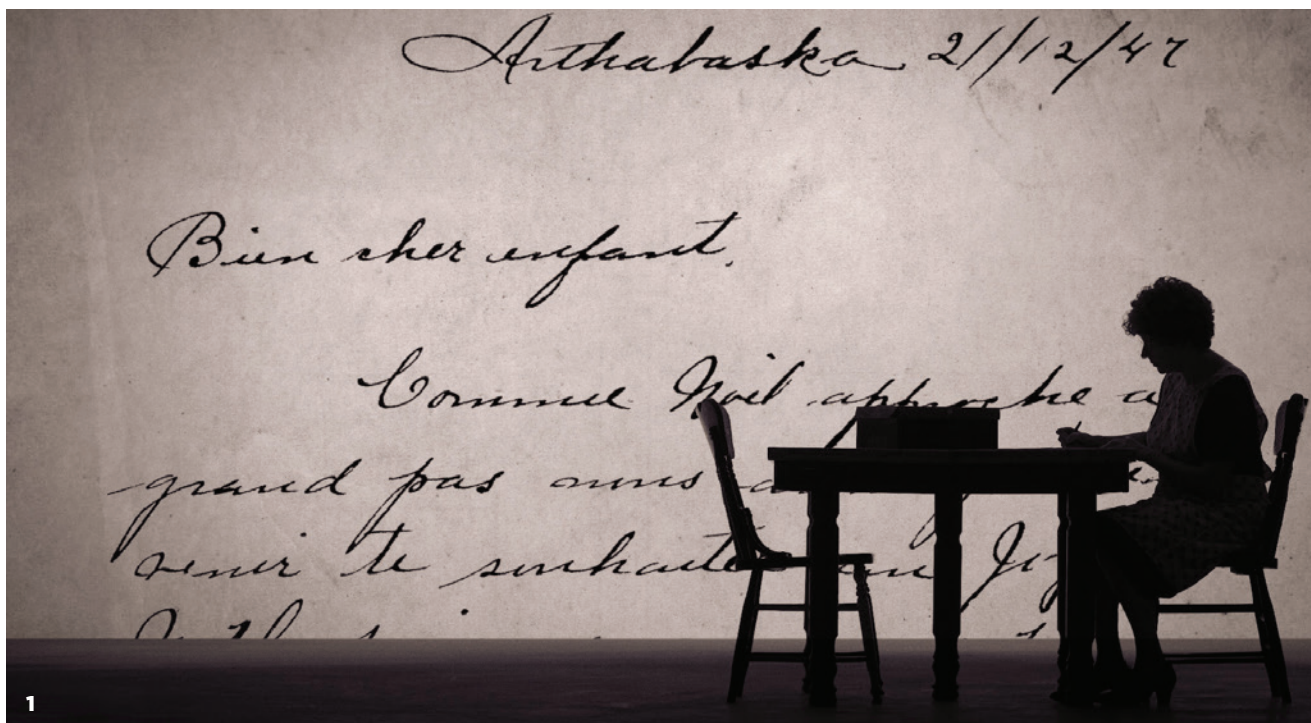
Cite this review

Desrochers, J.-P. (2018). Review of [Les lettres de ma mère : le legs maternel]. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 24–25.

Les lettres de ma mère

Le legs maternel

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS



« Si *Les lettres de ma mère* est un hommage à la mère du réalisateur, c'est aussi le portrait de la mère canadienne-française typique, quasi mythique, d'avant

Serge Giguère est l'un des grands documentaristes de notre cinématographie. Récipiendaire du Jutra du meilleur documentaire pour *À force de rêves* en 2007, et pour *Le mystère MacPherson* en 2015, le cinéaste septuagénaire renoue cette fois, dans *Les lettres de ma mère*, avec un sujet plus intime. Trois ans après *MacPherson*, son plus récent film prend la forme d'un bilan de vie et de carrière récapitulatif. Comme son titre l'indique, le long métrage utilise comme matériau de base une centaine de lettres écrites dans les années 1940 et 1950 par la mère du cinéaste à son fils aîné, parti étudier pour devenir prêtre. La femme « ordinaire », une mère de famille bien de son époque, y parle surtout de son quotidien et de l'évolution de ses nombreux enfants.

En résulte un beau documentaire, touchant, éminemment personnel. Le film se veut bien sûr un portrait de la mère, mais il est aussi celui du fils en tant qu'artiste et cinéaste. Giguère y évoque à certains moments ses premiers intérêts pour la photographie, alors qu'il est adolescent, puis ses débuts dans le milieu du cinéma une fois

devenu adulte. Quinzième d'une famille de 16 enfants, Giguère est sans l'ombre d'un doute un « patenteux », un bricoleur qui travaille de ses mains dans son atelier afin de créer un cinéma artisanal et ludique. On y voit entre autres l'homme découper des photographies qu'il animera et filmiera plus tard. Inventif, il se sert de contenants métalliques de sirop d'érable pour compléter son « kit » d'éclairage.

Dans *Les lettres de ma mère*, Giguère utilise des images provenant de deux films qu'il affirme être ses premiers. Le premier est un film de famille tourné en 16 mm pendant les célébrations du jour de l'An, en 1975. D'un noir et blanc granuleux, ce premier opus évoque le cinéma direct des années 1960. L'apprenti cinéaste l'a tourné six mois avant le décès de sa mère. D'emblée, mais subtilement, Giguère trace ici le parallèle entre sa mère et son intérêt pour le cinéma, art qui deviendra le centre de sa vie professionnelle. Le deuxième porte sur l'un de ses frères aînés, Bruno, que l'on présente comme un être malchanceux dans la vie, mais fort attachant. L'homme travaille comme concierge

dans un hôpital et compose des chansons country dans ses temps libres.

Outre les lettres de la mère récitées en voix *off* par une actrice, le cinéaste filme des entretiens, en toute simplicité, dans leur domicile, avec ses frères et sœurs toujours vivants. Pour ses propres entretiens, le cinéaste se confie à sa fille Katerine, elle-même cinéaste, qui reste toutefois hors champ et dont on n'entend que la voix. Giguère parvient ainsi à assurer la filiation générationnelle dans son film profondément familial, tout en allant chercher un ton plus près de la confiance que s'il avait parlé à un étranger. L'œuvre contient également quelques beaux plans de nature de la région (le Centre-du-Québec) d'où proviennent le cinéaste et sa famille.

Si *Les lettres de ma mère* est un hommage à la mère du réalisateur, c'est aussi le portrait de la mère canadienne-française typique, quasi mythique, d'avant la Révolution tranquille. L'inventivité dont faisait preuve cette femme pour tenter de s'extirper de la pauvreté fait écho à la grande créativité de Giguère le documentariste, force qui s'exprime notamment dans ses mises en scène et ses animations simples mais originales.

Même s'il peut être tout à fait louable de faire un film uniquement sur le personnel et l'intime, voire l'anecdotique, on peut toutefois regretter que *Les lettres de ma mère* n'aille pas un peu plus loin. À tant plonger dans la famille et son quotidien, on a l'impression que Giguère néglige le politique, le social et l'Histoire. On évoque certes — et pertinemment — la pauvreté familiale, la perte d'enfants en bas âge, les grèves dans les usines, le fait que les *shops* canadiennes-françaises portaient autrefois des noms anglais, la difficulté de trouver

du travail. Il n'aurait pas été souhaitable de trop s'attarder sur ces éléments, mais il reste que le film, en prenant soin d'éviter de devenir didactique ou scolaire, aurait semblé plus complet et plus nourrissant si davantage d'informations sur le contexte social de l'époque avaient été mises de l'avant, si plus de liens entre le personnel et le collectif avaient été proposés au spectateur. Il est indéniable et reconnu (quoique souvent oublié maintenant) que ces familles nombreuses — bien qu'elles n'aient pas nécessairement été la norme — vivaient dans une grande pauvreté. Mais quelles étaient les raisons sociales, voire politiques, et culturelles (on pense notamment à la pression et à l'influence du clergé) qui pouvaient expliquer la condition de ces familles canadiennes-françaises? Giguère choisit de ne pas aborder cet aspect des choses, et cela est la principale faiblesse de sa production.

Reste que *Les lettres de ma mère* émeut par son évocation des relations mère-enfant(s), par son humanisme et par sa démarche singulière. Il nous rappelle que les lettres manuscrites et les correspondances — pratique malheureusement révolue de nos jours — constituaient jadis un riche témoignage de la vie intérieure des gens. Ceux-ci s'y révélaient autrement, de manière insoupçonnée. Ces lettres, plus honnêtes et plus libres parce que privées, loin des interdits d'une société conservatrice, étaient écrites dans l'attente, dans l'absence de l'autre à qui l'on s'adressait. Comme le cinéaste l'affirmera en guise de conclusion: «Ma mère, c'pas une sainte, a monte pas au ciel. C't'une femme ordinaire, les deux pieds s'a terre.» Nous pourrions dire la même chose de tant de femmes d'ici qui furent nos mères ou nos grands-mères.▲

1. *Écrire en parlant du quotidien*

2. *Assurer la filiation générationnelle*



Origine : Québec [Canada]

Année : 2017

Durée : 1 h 26

Réal. : Serge Giguère

Recherche et scénario : Serge Giguère

Images : Serge Giguère

Montage : Catherine Legault

Son : Serge Giguère, Claude Beaugrand

Décor : Studio Alain Giguère

Costumes : Cybelle St-Pierre

Avec : Serge Giguère, Henri Giguère, Jeanne-Mance Lindeman, Yvon Giguère, Irène Giguère-Verville, Jean-Claude Giguère, Nicole Giguère-Cossette, Claudette Giguère Vigneault, Alain Giguère

Prod(s) : Sylvie Van Brabant, Amélie Lambert Bouchard

Dist. : Les Productions du Rapide-Blanc